

LE WAGON DES DAMES

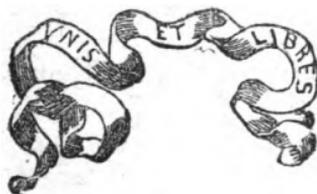
COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. CLAIRVILLE ET OCTAVE GASTINEAU

REPRÉSENTÉE

Pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Gymnase
le 21 juin 1866



PARIS

LIBRAIRIE DRAMATIQUE

10, RUE DE LA BOURSE, 10

1866

— TOUS DROITS RÉSERVÉS —



75648

PERSONNAGES



BOISTOURNÉ.....	MM. BLAISOT.	
FLAMIVORE (*).	PRADEAU.	
EUSÈBE DUVIVIER.....	VICTORIN.	
LOUISE	} filles de Boistourné..... }	M ^{mes} SAMARY.
BERTHE		CHAUMONT.
MADAME FLAMIVORE.....	MÉLANIE.	
OPHÉLIE, bonne de Boistourné.....	GEORGINA.	

La scène se passe à Paris, chez Boistourné.

(*) Flamivore parle comme un homme très-enrhumé du cerveau et prononce les *m* comme des *b*.

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES

AGENT GÉNÉRAL : LOUIS LACOUR

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 6^{bis}.

LE WAGON DES DAMES

Un salon. — Cheminée et canapé à droite. Table avec tapis à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

OPHÉLIE, puis FLAMIVORE.

OPHÉLIE range des meubles. On entend sonner.

Ah! voilà peut-être monsieur! (*Elle va ouvrir.*) Non, ce n'est pas lui. (*Elle rentre avec Flamivore.*) Entrez donc, monsieur Flamivore?

FLAMIVORE.*

Je... (*Il éternue.*)

OPHÉLIE.

Tiens, vous êtes enrhumé?

FLAMIVORE.

Oh! très-peu! très-peu! (*Il éternue.*) Est-ce que ça se voit?

OPHÉLIE.

Ah bien! si ça se voit!

FLAMIVORE.

Et ton maître? Il est ici?

OPHÉLIE.

Monsieur Boistourné! Il n'est pas encore de retour.

FLAMIVORE.

Comment! pas de retour? lui, un modèle d'exactitude... Lorsque je suis arrivé à Paris, il y a quinze jours, il m'a dit : Je pars demain pour la Normandie, afin d'annoncer à la marraine de ma fille son mariage avec ton neveu; mais je vous donne à tous rendez-vous pour le 17. Le 17 nous

* Ophélie, Flamivore.

dinerons en famille et nous réglerons nos dernières conventions...

OPHÉLIE.

Quant au dîner, il sera prêt; car monsieur m'a écrit et je l'attends par le train express de midi cinq.

FLAMIVORE, *tirant sa montre.*

Il est une heure et demie!

OPHÉLIE.

Les trains express vont si vite qu'ils sont toujours en retard. (*Bruit au dehors.*) Mais non; car je crois entendre... (*Remontant.*) Oui, c'est monsieur et mademoiselle.

SCÈNE II

LES MÊMES, BOISTOURNÉ, LOUISE, *en costume de voyage et avec des sacs de nuit.**

BOISTOURNÉ.

Ah! te voilà, Ophélie... débarrasse-moi de tout cela... Tiens! Flamivore! déjà arrivé!

FLAMIVORE.

Oui, je... (*Il se mouche.*)

OPHÉLIE.

Vous avez fait un bon voyage, mademoiselle?

LOUISE.

Excellent, ma chère Ophélie.

FLAMIVORE, *à Louise.*

Mademoiselle.

BOISTOURNÉ, *à Ophélie.***

Il n'y a rien de nouveau à la maison?

OPHÉLIE.

Non, monsieur.

BOISTOURNÉ.

Et Berthe?

OPHÉLIE.

Elle est à sa pension; mais elle reviendra par le train de deux heures.

* Flamivore, Boistourné, Louise, Ophélie.

** Flamivore, Louise, Boistourné, Ophélie.

BOISTOURNÉ.

Et ce dîner?

OPHÉLIE.

Il sera prêt pour six heures... Je vais y donner un coup d'œil.

BOISTOURNÉ.

Oui, surtout tâche d'être exacte! J'ai un appétit... (*Ophélie sort par le fond avec tous les colis. A Louise.*) Va t'habiller, mon enfant?... il ne faut pas que ton fiancé te trouve en tenue de voyage.

LOUISE.

Oh! non, je vais me faire bien belle. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE III

BOISTOURNÉ, FLAMIVORE.*

BOISTOURNÉ.

Ah! enfin me voilà donc de retour chez moi et enchanté de mon voyage. (*Ils s'asseyent.*) La marraine de Louise approuve le mariage de sa filleule avec ton neveu, Eusèbe Duvivier, et nous concluons l'affaire avant de nous mettre à table. J'espère qu'Eusèbe est de plus en plus enflammé.

FLAMIVORE.

Oh! certainement, il... (*Il éternue.*)

BOISTOURNÉ.

Pendant notre absence, il a écrit chaque jour à Louise des lettres charmantes et spirituelles!

FLAMIVORE.

C'est... (*Il éternue.*)

BOISTOURNÉ, *se levant.*

Mais sapristi, Flamivore, il n'y a pas moyen de causer avec toi, tu ne me réponds qu'en éternuant.

FLAMIVORE, *se levant.*

Oh! mon ami, ce rhume de cerveau est toute une aventure... une aventure délicieuse. Depuis ton départ... tiens le lendemain même, j'ai fait la connaissance d'une petite femme ravissante.

* Flamivore, Boistourné.

BOISTOURNÉ.

Tu seras donc toujours incorrigible?

FLAMIVORE.

Il faut bien que jeunesse s'amuse, et puis... lorsqu'on passe toute sa vie en province, à Condé-sur-Noireau, on a peu d'occasions... tandis qu'à Paris... Figure-toi que, le surlendemain de notre arrivée, je me promenais au bois de Boulogne sans ma femme, heureusement! lorsqu'une rencontre... Ah! mon ami... elle se nomme Rebecca! et gentille, et farouche! Oui, mon ami, farouche. Tu ne devinerais pas ce qu'il m'a fallu de persévérance... Enfin, hier, pour la première fois, j'obtiens un rendez-vous, et à peine venais-je de lui présenter mes hommages... que l'on sonne à la porte. Sans doute elle reconnaît le coup de sonnette, car à l'instant elle s'écrie : « Ciel! mon oncle! je suis perdue. Vite cachez-vous. » Je cherche un placard, une commode, une issue, mais rien, rien! Le boudoir n'avait qu'une porte!

BOISTOURNÉ.

Quelle imprudence!

FLAMIVORE.

Et l'on vante les progrès de l'architecture! Mais il y avait une fenêtre.

BOISTOURNÉ.

Eh quoi! tu t'es précipité?

FLAMIVORE.

Oui, sur le balcon, où je suis resté pendant deux heures! Malheureusement il pleuvait à verse.

BOISTOURNÉ.

Cette hydrothérapie a dû te refroidir?

FLAMIVORE.

Elle m'a enrhumé, et lorsque son oncle fut parti, Rebecca m'ouvrit et me pria de m'en aller. J'inondais ses tapis; je n'étais plus un homme, j'étais une éponge, un parapluie trempé... Depuis ce matin je ne fais qu'éternuer. (*Il éternue.*) Surtout pas un mot de tout cela à ma femme.

BOISTOURNÉ.

Pour qui me prends-tu? Mais pourquoi n'est-elle pas avec toi?

FLAMIVORE.

Je lui ai dit que j'allais chercher mon neveu... Surtout, à

table, ne me place pas auprès d'elle... Léontine est d'une jalousie...

BOISTOURNÉ.

Comment? toujours?

FLAMIVORE.

Ah! mon ami... Tiens, un exemple... Mais tu me jures de ne répéter à personne...

BOISTOURNÉ.

Suis-je un bavard?

FLAMIVORE.

Oh! c'est que si elle savait que je t'ai dit...

BOISTOURNÉ.

Alors ne me dis rien.

FLAMIVORE.

Si! Figure-toi que des filous. s'étaient introduits dans mon potager et avaient enlevé quelques paniers de mes meilleurs fruits. Je n'avais pas cru devoir parler de cela à ma femme, que tout impressionne, et c'est presque en cachette que plusieurs fois déjà je m'étais rendu chez le capitaine de gendarmerie, qui demeure seul avec sa femme, dans une petite maison d'un pays voisin du nôtre, nommé Coulanges-les-Taillis. Sans m'en apercevoir, j'avais été suivi par Léontine, qui avait remarqué la maison, m'y avait vu entrer, m'en avait vu sortir, et s'était bien promis de m'y surprendre un jour.

Or, un beau matin, madame Flamivore, qui ne m'avait pas vu sortir, s'inquiète de mon absence, s'imagine que je suis à la maison du crime, y court, trouve la porte ouverte, se précipite comme une furie, et, arrêtée par une table sur laquelle sont deux couverts, elle renverse, elle brise tout. Une femme accourt, Léontine l'appelle drôlesse; un homme accourt; Léontine, qui ne l'a pas vu entrer, se retourne à sa voix en lui donnant un soufflet. C'était le capitaine de gendarmerie. A sa vue elle s'évanouit, et le capitaine la porte au violon.

BOISTOURNÉ.

Au violon!

FLAMIVORE.

Oni, mon ami, ma femme a passé six heures au violon de Coulanges-les-Taillis. Il a fallu que j'aie la réclamer et que je paye les pots cassés. Juge de sa confusion quand

tout s'expliqua. Aussi ne peut-elle plus entendre parler de violon sans s'évanouir, et, quand elle me fait une scène, je n'ai qu'à faire ce geste. (*Il place ses bras comme s'il jouait du violon.*) C'est fini, elle se sauve.

BOISTOURNÉ.

Peux-tu rire, te moquer d'une faiblesse qui te prouve au moins...

FLAMIVORE.

Ah! si tu moralises... Adieu, je vais chercher Eusèbe. (*Fausse sortie.*) A propos, est-ce que nous serons beaucoup à dîner.

BOISTOURNÉ.

Nous ne serons que six, toi, ta femme, Eusèbe, mes deux filles et moi.

FLAMIVORE, *revenant.*

Tes deux filles... ah! oui, la petite Berthe.

BOISTOURNÉ.

Petite, mais pas si petite; sais-tu qu'elle va terminer son éducation? Elle a eu dix-sept ans le mois dernier.

FLAMIVORE.

Dix-sept ans! au fait, c'est bien possible, depuis dix ans que j'habite la province, je ne suis venu que trois ou quatre fois à Paris, et sans jamais la voir.

BOISTOURNÉ.

Ce n'est pas étonnant, elle part tous les matins pour Ville-d'Avray et ne revient que le soir.

FLAMIVORE.

Pour Ville-d'Avray?

BOISTOURNÉ.

Un pensionnat modèle, en bon air et bien tenu! Du reste, je te dirai que, dans ces derniers temps, je n'ai pas été fâché de la savoir éloignée de moi; l'imagination d'une jeune fille travaille toujours un peu à l'idée du mariage, et, ma foi, je ne lui ai pas encore dit que sa sœur se mariait. C'est en lui présentant ton neveu pour la première fois que je compte te lui apprendre aujourd'hui même.

* Boistourné, Flamivore.

FLAMIVORE.

Et comment va-t-elle à Ville-d'Avray?

BOISTOURNÉ.

Mais, parbleu, en chemin de fer.

FLAMIVORE.

Toute seule?

BOISTOURNÉ.

Certainement, nous demeurons à deux pas de la gare; moi ou la bonne nous la mettons en wagon, et une sous-maîtresse l'attend à la station de Ville-d'Avray.

FLAMIVORE.

Mais, le voyage?

BOISTOURNÉ.

N'avons-nous pas le compartiment réservé aux dames! le wagon des dames! la plus utile des institutions de notre époque! la sécurité des familles.

FLAMIVORE.

La tranquillité des parents.

BOISTOURNÉ.

Tu verras comme Berthe est bien élevée. Surtout, au dîner, ne va pas raconter des choses impossibles.

FLAMIVORE.

Puisque ma femme y sera. Je cours chercher mon neveu. Attends, laisse-moi éternuer une bonne fois, car si Léontine m'entendait seulement tousser, ça serait des explications à ne plus en finir. (*Il essaye d'éternuer et ne le peut.*) Ce sera pour une autre fois. A tout à l'heure.

SCÈNE IV

BOISTOURNÉ, puis OPHELIE.

BOISTOURNÉ.

Ce diable de Flamivore! toujours des histoires de femmes.

OPHÉLIE, *entrant.* *

Le dîner marche bien. Marianne a les yeux dessus. J' vas chercher mademoiselle Berthe.

BOISTOURNÉ, *consultant sa montre.*

Ah ! tu as encore dix minutes... Parle-moi de cette chère enfant.

OPHÉLIE.

Oh ! monsieur, elle se porte comme un grenadier de la garde.

BOISTOURNÉ.

Pendant ces quinze jours, elle n'a pas manqué sa pension ? La maîtresse est contente d'elle ?

OPHÉLIE.

Oh ! pour ça, je crois que oui ! car mademoiselle Berthe a joliment appris des choses depuis votre départ.

BOISTOURNÉ.

Elle est si intelligente !

OPHÉLIE.

C'est vrai qu'elle est spirituelle, amusante ; elle vous a des mots, des petites manières. (*On sonne.*)

BOISTOURNÉ.**

Va ouvrir et cours au chemin de fer.

OPHÉLIE.

Oui, monsieur.

BOISTOURNÉ.

Ah ! Ophélie !

OPHÉLIE.

Monsieur.

BOISTOURNÉ.

Tu ne lui as pas parlé du véritable but de notre voyage ? Elle ne se doute de rien ?

OPHÉLIE.

Non, elle croit que vous êtes allés, comme tous les ans, rendre une simple visite à la marraine de mademoiselle Louise.

* Boistourné, Ophélie.

** Ophélie, Boistourné.

BOISTOURNÉ.

C'est bien... va ! (*Ophélie sort après avoir laissé entrer madame Flamivore.*)

SCÈNE · V

BOISTOURNÉ, MADAME FLAMIVORE, *mise très-simple.*

MADAME FLAMIVORE, *entrant en colère.*

Comment, parti ! il n'est plus là ?

BOISTOURNÉ.

Madame Flamivore !

MADAME FLAMIVORE.

Où est-il allé ?

BOISTOURNÉ.

Qui ?

MADAME FLAMIVORE.

Hector ! mon mari.

BOISTOURNÉ.

Il était ici il y a un instant ; il doit être chez son neveu.

MADAME FLAMIVORE.

C'est-à-dire qu'il est allé courir chez quelque effrontée ! Il est si vagabond ! il faudrait le tenir en laisse !

BOISTOURNÉ.

Mais il va revenir tout à l'heure... donnez-vous la peine de vous asseoir ? (*Il la fait asseoir sur le canapé et s'assied sur une chaise.*)

MADAME FLAMIVORE.

Ah ! mon cher monsieur Boistourné, quel sort que celui d'une femme !

BOISTOURNÉ.

Je vous assure que vous exagérez.

MADAME FLAMIVORE, *se levant.*

Oh ! vous n'en conviendrez pas ! Oh ! les hommes ! les hommes ! ils s'entendent tous pour nous tromper.

BOISTOURNÉ, *qui s'est levé, la faisant asseoir.*

Vous dites là des hommes ce qu'ils disent des femmes.
(*Il se rassied.*)

MADAME FLAMIVORE, *se levant.*

Quelle différence! les femmes se jalourent entre elles! elles se disputent les conquêtes; il est si facile à un mari de tromper sa femme, tandis que nous autres!...

BOISTOURNÉ, *la faisant asseoir et s'asseyant près d'elle sur le canapé.*

Mais, je vous assure...

MADAME FLAMIVORE.

Depuis longtemps Flamivore est froid avec moi; même, à Condé-sur-Noireau, sa conduite me révoltait, mais depuis que nous sommes à Paris, c'est bien pis: il sort toute la journée, le soir il prétexte des réunions d'actionnaires.

BOISTOURNÉ.

Mais il a une femme charmante.

MADAME FLAMIVORE.

Il ne trouve de charmantes que les petites dames; elles lui paraissent toutes jolies, et même à mon bras... il ose les regarder, leur sourire, le monstre! Il est complètement dépravé. (*Elle se lève.*)

BOISTOURNÉ, *se levant.*

Si vous dites vrai, il est impardonnable.

MADAME FLAMIVORE.

Mon cher monsieur Boistourné, Hector est votre ami, il vous confiera ses fredaines; eh bien! le jour où vous saurez quelque chose, jurez-moi de me le dire. Une fois que je serai certaine de sa trahison, oh! ce jour-là...

BOISTOURNÉ.

Oh!

MADAME FLAMIVORE.

La peine du talion.

BOISTOURNÉ.

Mais, je vous le répète, vous vous exagérez les choses.

MADAME FLAMIVORE.

Je suis certaine qu'il couraille, il ne peut jamais rester en

place ; il a toujours besoin de s'en aller, et, hier au soir, lorsqu'il est rentré de sa prétendue réunion d'actionnaires, ses vêtements étaient trempés... comme si l'assemblée s'était tenue sous une gouttière.

BOISTOURNÉ.

C'était peut-être une société qui se liquidait.

EUSÈBE, *en dehors.*

Mais arrivez donc, mon oncle.

BOISTOURNÉ.

Mon gendre ! plus un mot contre le mariage !

MADAME FLAMIVORE.

Se marier !... Ah ! si l'on savait !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FLAMIVORE, EUSÈBE, puis LOUISE.

FLAMIVORE, *entrant avec Eusèbe.**

Me voilà ! mon Dieu ! me voilà ! tu grimpes l'escalier quatre à quatre... et moi je... (*A sa femme.*) Tiens, tu es déjà arrivée, Léontine !

MADAME FLAMIVORE.

D'où venez-vous, monsieur ? répondez.

FLAMIVORE.

Mais tu le vois... je viens...

MADAME FLAMIVORE.

Taisez-vous, vous allez mentir... votre nez remue.

EUSÈBE.

Enfin, mon cher beau-père... vous me permettrez de vous donner ce nom, me ramenez-vous ma future, mademoiselle Louise ?

BOISTOURNÉ.

Oui, sans doute. (*Voyant paraître sa fille.*) Et tenez, est-ce de la sympathie cela ? **

* Boistourné, Eusèbe, Flamivore, madame Flamivore.

** Eusèbe, Boistourné, Louise, Flamivore, madame Flamivore.

LOUISE, *entrant.*

Ah ! monsieur Eusèbe.

EUSÈBE.

Ma chère Louise !

FLAMIVORE, *à part.*

Dieu ! que j'ai envie d'éternuer !

MADAME FLAMIVORE, *à part.*

Pourquoi mon mari se trouble-t-il ?

BOISTOURNÉ, *prenant le bras de Louise et celui d'Eusèbe.*

Ah ça ! mes amis, mes chers enfants, vous connaissez le motif de notre réunion : j'avais promis à mon futur gendre que le contrat serait signé le 18, et, malgré les fatigues d'un voyage assez long, je vous réunis le 17 ; nous allons nous occuper des clauses du contrat, mais comme ce sont là des détails assez ennuyeux pour de jeunes fiancés, mon cher Eusèbe, nous vous laissons avec votre future... Causez de vos projets d'avenir, tandis que nous allons régler vos intérêts. (*Présentant la main à madame Flamivore.*) Madame... (*A Flamivore.*) Suis-nous, Flamivore.*

FLAMIVORE, *à part, voyant sa femme s'éloigner.*

Oh ! bonheur ! je vais donc pouvoir... (*Il éternue dans son chapeau.*)

MADAME FLAMIVORE, *se retournant.*

Plait-il ?

FLAMIVORE.

Rien !... je toussais... ce n'est pas de ma faute, je toussais... (*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE VII

LOUISE, EUSÈBE.

EUSÈBE.

Enfin !... vous voilà donc de retour !... si vous saviez combien ces quinze jours m'ont paru longs ! (*Ils s'asseyent.*)

LOUISE.

Et à moi donc ? mes lettres ont dû vous le prouver.

* Louise, Eusèbe, Flamivore, madame Flamivore, Boistourné.

EUSÈBE.

En effet! mais à propos de vos lettres, je vous avouerai que je n'ai rien compris à la dernière... celle où vous me disiez que votre marraine vous avait ouvert les yeux... Il me semble pourtant qu'ils étaient déjà bien assez grands.

LOUISE.

Si vous saviez tout ce que m'a dit ma marraine!

EUSÈBE.

J'ai hâte de le savoir, car votre lettre m'a fait trembler; jurez-moi, me disiez-vous, jurez-moi que vous n'avez jamais aimé d'autre femme que moi.

LOUISE.

Vous vous êtes empressé de me rassurer et je vous en remercie! Lorsque j'annonçai, à ma marraine, mon prochain mariage; elle me fit mille questions sur vous... elle me demanda si vous étiez jeune!... si vous étiez aimable!... si votre physique était... agréable!

EUSÈBE.

Voilà des questions...

LOUISE.

Embarrassantes; toutefois, je crus devoir y répondre affirmativement; mais alors, au lieu de se réjouir, elle s'écria : Oh! tant pis!...

EUSÈBE.

Comment! tant pis?

LOUISE.

Elle m'interrogea ensuite sur votre caractère, vos habitudes... et enfin, elle me demanda... je ne sais si je puis répéter...

EUSÈBE.

Je vous en prie.

LOUISE.

Eh bien! elle me demanda si on vous avait connu des maîtresses?

EUSÈBE, *se levant.*

Oh!

LOUISE.

Cette question me fit rougir de honte, et... toute confuse,

indignée, pleurant presque, je lui répondis que c'était bien mal à elle de me faire une pareille offense. (*Elle se lève.*)

EUSÈBE.

Très-bien !

LOUISE.

Qu'elle devrait assez me connaître pour être certaine que si j'avais le moindre soupçon d'une semblable infamie, jamais je ne consentirais à être votre femme.

EUSÈBE, *à part.*

Oh ! la ! la ! (*Haut.*) Très-bien.

LOUISE.

Alors ma marraine acheva de me rendre folle, en me disant que j'étais une sottise, qu'avant de se marier, tous les hommes avaient eu des intrigues... qu'un homme arrivé à l'âge de vingt-cinq ans sans avoir aimé... serait un phénomène ridicule.

EUSÈBE.

Elle vous a dit...

LOUISE.

Oui. Le mariage, ajouta-t-elle, n'a rien de commun avec l'amour, c'est un acte de raison : l'homme, en se mariant, fait une fin.

EUSÈBE.

Hein ?

LOUISE.

Ce sont ses expressions, et comme je ne les comprenais pas, ma marraine tâcha de m'expliquer ce qu'elle entendait par faire une fin ! et cela m'inspira un tel dégoût du mariage que, pendant trois jours, je résolus de rester jeune fille... toute ma vie...

EUSÈBE.

Qu'entends-je ?

LOUISE.

Dame, mettez-vous à ma place... Si l'on vous disait qu'en vous épousant je fais une fin...

EUSÈBE.

Oh ! mais ce serait bien différent !

LOUISE.
Différent! en quoi?

EUSÈBE.

Non, non... vous avez raison... ma chère Louise, nos devoirs sont mutuels.

LOUISE.

Voilà ce que njait ma marraine, et vous-même tout à l'heure.

EUSÈBE.

Moi?

LOUISE.

Oui, ce serait bien différent, disiez-vous?

EUSÈBE.

Je m'effrayais... à l'idée que vous me faisiez concevoir... J'en exagérais peut-être...

BOISTOURNÉ, *en dehors*

C'est bon, c'est bon... c'est convenu! (*On entend la voix de Boistourné.*)

LOUISE.

Mon père!... (*A Eusébe.*) Un seul mot... Vous me promettez que je suis votre premier, votre unique amour?

EUSÈBE.

Ne vous l'ai-je pas déjà juré, dans ma dernière lettre? je vous le jure encore.

LOUISE.

Ah! merci! merci!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOISTOURNÉ, MONSIEUR *et* MADAME
FLAMIVORE. *

BOISTOURNÉ, *entrant, un contrat à la main.*

Ainsi, c'est bien entendu! (*Aux deux jeunes gens.*) Tout est réglé, nous sommes parfaitement d'accord; je donne cent mille francs de dot à ma fille, et son futur apporte, de son côté, une maison de deux cent mille francs; total, trois cent mille francs, c'est un joli denier pour entrer en ménage. (*On entend éternuer.*)

* Louise, Eusébe, Boistourné, madame Flamivore, Flamivore.

LE WAGON DES DAMES

MADAME FLAMIVORE, *rentrant avec son mari.*

Mais pourquoi donc éternuez-vous ainsi ?

FLAMIVORE.

Je ne sais... c'est peut-être parce que je suis enrhumé.

MADAME FLAMIVORE.

Mais où avez-vous attrapé ce rhume ?

FLAMIVORE.

C'est sans doute à ma réunion d'actionnaires... tu sais?... dans ces réunions?... on attrape facilement...

MADAME FLAMIVORE.

C'est bien ! c'est bien ! éternuez ! c'est le ciel qui punit vos débordements.

BOISTOURNÉ, *à Eusèbe.**

J'aurais voulu faire davantage pour Louise ; mais elle a une sœur.

LOUISE.

Vous ne la connaissez pas, monsieur Eusèbe.

EUSÈBE.

Non ! mais on la dit charmante.

LOUISE.

Et douce, et naïve, et gaie...

FLAMIVORE, *éternuant.*

Atchi !

BOISTOURNÉ, *tressaillant.*

Ah ! que le diable t'emporte, toi et ton rhume ?

FLAMIVORE.

Merci !

SCÈNE IX

LES MÊMES, OPHELIE, BERTHE.

OPHELIE, *entrant.*

Monsieur, v'là mademoiselle Berthe. (*Elle sort.*)

* Louise, Eusèbe, madame Flamivore, Boistourné, Flamivore.

BOISTOURNÉ.

Ah! enfin!

BERTHE, *entrant vivement; elle est en petite pensionnaire.*Bonjour, papa. (*S'arrêtant*). Oh! il y a du monde.

BOISTOURNÉ.*

Mais entre donc? elle est tout interdite!... elle est si candide.

BERTHE.

Ah! papa!... je n'ose pas!

LOUISE, *allant à elle.*

Ma chère Berthe!

FLAMIVORE.

Elle est très-gentille!

MADAME FLAMIVORE.

Taisez-vous.

BOISTOURNÉ, *la faisant avancer.*

N'aie donc pas peur, tu es ici en famille... je te présente le futur mari de ta sœur?

BERTHE.

Son mari! (*A Louise.*) Tu te maries?

LOUISE.

Oui, ma chère Berthe.

BERTHE.

Ah! quel bonheur! j'irai à la noce; est-ce qu'on y dansera?

BOISTOURNÉ.

Mais certainement!

BERTHE, *regardant Flamivore qui a éternué plusieurs fois.*

Voilà un monsieur qui est bien enrhumé.

MADAME FLAMIVORE.

En effet... (*A elle-même.*) Mais où a-t-il donc pris ce rhume?

BERTHE.

Ah! papa!... tu me feras faire une toilette toute neuve... pour être demoiselle d'honneur.

* Eusèbe, Louise, Berthe, Boistourné, Flamivore, madame Flamivore.

BOISTOURNÉ.

Sois tranquille!

BERTHE.

Ah! mais tu sais, pas de mousseline, pas de tarlatane, quelque chose de bien porté, comme une permission de dix heures.

BOISTOURNÉ.

Une permission?

BERTHE.

Ou un : suivez-moi, jeune homme.

TOUS.

Hein?

BOISTOURNÉ.

Qu'est-ce que tout cela?

BERTHE.

Comment! tu ne sais pas... Mon Dieu, que tu es arriéré, papa! on appelle une permission de dix heures un zouave à capuchon; et un : suivez-moi, jeune homme, deux grands rubans qu'on laisse pendre dans le dos comme les guides.

BOISTOURNÉ.

Un zouave, des guides... C'est à la pension qu'on t'enseigne ces définitions militaires?

BERTHE.

Oh! non! à la pension on n'apprend rien!

BOISTOURNÉ.

Mais alors! où donc?

BERTHE.

Je l'ai entendu dire?

FLAMIVORE, *éternuant.*

Atchi!

BOISTOURNÉ.

Mais tu es insupportable, Flamivore! (*Il remonte.*)

BERTHE.

Flamivore, monsieur s'appelle Flamivore?

BOISTOURNÉ.

Mais certainement, pourquoi fais-tu cette question?

* Eusèbe, Louise, Boistourné, Berthe, Flamivore, madame Flamivore.

BERTHE, *riant.*

Ah! ah! ah! alors je ne m'étonne plus si monsieur éternue...

BOISTOURNÉ.

Que veux-tu dire?

MADAME FLAMIVORE, *venant à Berthe.**

Pourquoi ne vous étonnez-vous plus, mademoiselle?

BERTHE.

Parce que monsieur a dû bien s'enrhumer hier sur le balcon de mademoiselle Rebecca.

TOUS.

Rebecca!

FLAMIVORE.

Ciel!

BOISTOURNÉ.

Que dis-tu?

MADAME FLAMIVORE.

Laissez, laissez parler mademoiselle!

BERTHE, *les regardant.*

Qu'ont-ils donc tous?

MADAME FLAMIVORE.

Monsieur était hier, dites-vous?...

BERTHE.

Dame! c'était peut-être un autre Flamivore?... mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il y avait pour sûr un Flamivore chez une dame charmante qui s'appelle Rebecca.

MADAME FLAMIVORE.

Une malheureuse!

BERTHE.

Malheureuse! Madame Rebecca doit être très-riche, au contraire!... elle est si bien mise! Derrière elle a acheté pour 1,500 francs de cheveux.

MADAME FLAMIVORE.

De cheveux?

* Enscène, Louise, Boistourné, Berthe, madame Flamivore, Flamivore.

BERTHE.

Non, de cheveux !

BOISTOURNÉ.*

Si nous nous occupions du contrat ?

FLAMIVORE.

Oui, je crois que...

MADAME FLAMIVORE.

Taisez-vous ! Continuez, mademoiselle.

BERTHE.

Que je continue quoi ?

MADAME FLAMIVORE.

L'histoire de cette demoiselle Rebecca et du Flamivore qui...

BERTHE.

Ah ! bon, bon, m'y voilà ! Un nommé Flamivore était donc chez mademoiselle Rebecca lorsqu'on a annoncé la visite d'un monsieur ; alors cette dame s'est amusée à fourrer monsieur Flamivore sur son balcon pendant deux heures ! et il pleuvait ! Oh ! mais il pleuvait !...

FLAMIVORE.

A verse !...

MADAME FLAMIVORE, *allant à son mari.***

Voilà donc l'explication de votre humidité ?

FLAMIVORE.

Je... (*Il éternue.*)

MADAME FLAMIVORE.

Et vous osez encore éternuer devant moi ? ah ! vous êtes sans pudeur. (*Elle se trouve mal sur une chaise.*)

BERTHE, *à Boistourné et à Eusébe, qu'elle prend par les bras.*

Ce qu'il y a de plus drôle, écoutez donc beau-frère, ce qu'il y a de plus drôle, c'est que madame Rebecca avait dit à monsieur Flamivore que c'était son oncle qui venait la voir, tandis que ce n'était qu'un jeune homme.... monsieur Eusébe Duvivier !

* Louise, Eusébe, Berthe, madame Flamivore, Boistourné, Flamivore.

** Louise, Eusébe, Berthe, Boistourné, madame Flamivore, Flamivore.

FLAMIVORE.

Eusèbe!

MADAME FLAMIVORE, *revenant à elle.*Mon neveu! (*Elle se lève.*)LOUISE, *allant à son père.**

Lui! ah! c'est indigne!

FLAMIVORE, *à part.*

Mon neveu était son oncle!

EUSÈBE.

Mademoiselle! écoutez-moi?

LOUISE.

Non, monsieur, tout est rompu entre nous et je ne vous reverrai jamais. (*Elle rentre dans sa chambre, à droite, et en ferme la porte.*)

MADAME FLAMIVORE.

Et entre nous, monsieur, tout est rompu!

FLAMIVORE.

Léontine!

MADAME FLAMIVORE.

Arrière, Don Juan, arrière! (*Elle sort par le fond.*)FLAMIVORE, *à Boistourné.*

Ah! elle est gentille! ta fille? (*Courant après sa femme.*)
Léontine! Léon... (*il éternue.*) tine! (*Il sort.*)

BOISTOURNÉ.**

Comment, petite malheureuse!

EUSÈBE.

De grâce! monsieur Boistourné, un mot... je vous prie?

BOISTOURNÉ.

Ah! c'est vrai! (*A Berthe.*) Rentrez dans votre chambre, mademoiselle, tout à l'heure nous causerons!... rentrez!

BERTHE.

Il paraît que mon histoire a jeté un froid! (*Boistourné l'enferme dans sa chambre, à gauche.*)

* Eusèbe, Berthe, Louise, Boistourné, madame Flamivore, Flamivore.

** Eusèbe, Boistourné, Berthe.

SCÈNE X

BOISTOURNÉ, EUSÈBE.

EUSÈBE.

J'ignore, monsieur, par quelle fatalité mademoiselle Berthe vient de renverser tous mes projets de bonheur et d'avenir; mais veuillez m'entendre; c'est de vous seul aujourd'hui que j'attends un mot d'espoir?

BOISTOURNÉ.

De moi! n'y comptez pas! Malepeste, monsieur, quand on offre sa main droite à une jeune fille pure, on retire sa main gauche du 21^e arrondissement.

EUSÈBE.

Mais c'est précisément pour cela que je suis allé chez Rebecca!

BOISTOURNÉ.

Vous! laissez-moi donc tranquille!

EUSÈBE.

Monsieur Boistourné, vous avez été jeune?

BOISTOURNÉ.

Mais je le suis encore!

EUSÈBE.

Oui, vous l'êtes! alors vous devez comprendre... longtemps avant de vous connaître j'avais formé une de ces liaisons...

BOISTOURNÉ.

Dangereuses.

EUSÈBE.

Oh! oui!

BOISTOURNÉ.

Mais agréables...

EUSÈBE, *avec doute.*

Oh! agréable!... Eh bien! monsieur, il y a deux jours, je reçus de Louise une lettre singulière, étrange...

BOISTOURNÉ.

Oui, oui, je sais!... sa marraine lui avait monté la tête.

EUSÈBE.

Après avoir lu la lettre, je me souvins que j'avais eu la sottise d'écrire plusieurs fois à cette Rebecca, une écervelée ; la sachant capable d'envoyer mes lettres à ma femme, le jour de mes noces, je me rendis chez elle. Je voulais ravoir ma correspondance à tout prix !

BOISTOURNÉ.

Et elle vous a remis vos lettres ?

EUSÈBE.

Moyennant mille francs ! malheureusement je me suis hâté de les brûler ; sans cela, leur date vous aurait prouvé que cette liaison était rompue depuis longtemps.

BOISTOURNÉ.

Vous me jurez qu'elle est antérieure à vos projets de mariage.

EUSÈBE.

Sur l'honneur, je vous le jure.

BOISTOURNÉ.

Oh ! alors, c'est différent.

EUSÈBE.

Mais mademoiselle Louise me l'a dit tout à l'heure, jamais elle ne pardonnera...

BOISTOURNÉ.

Bah ! bah ! laissez-moi faire ?... et revenez dans une heure.

EUSÈBE.

Vous serez assez bon pour plaider ma cause ?

BOISTOURNÉ.

Oui ! oui, allez !

EUSÈBE.

Songez que mon sort est entre vos mains !

BOISTOURNÉ.

Mais oui, dépêchez-vous.

EUSÈBE.

Que je mourrai si... !

BOISTOURNÉ, *le mettant à la porte.*

Mais laissez-moi donc ! (*Seul.*) Et maintenant à nous deux mademoiselle Berthe. (*Allant ouvrir la porte. — Appelant.*) Venez, mademoiselle, venez !... Comment diable a-t-elle pu savoir ?...

SCÈNE XI

BOISTOURNÉ, BERTHE.*

BERTHE.

Eh bien ! ce n'est pas malheureux !

BOISTOURNÉ.

Hein !... Me direz-vous, mademoiselle, où vous avez appris les belles histoires que vous êtes venue nous raconter ?

BERTHE.

Les belles histoires !... ah ! celle du balcon ?

BOISTOURNÉ.

Précisément ! celle du balcon. J'espère que ce n'est pas à votre pensionnat.

BERTHE.

Oh ! non ! je vous l'ai dit ; à la pension on n'apprend rien.

BOISTOURNÉ.

Où donc alors.

BERTHE.

C'est en wagon ?

BOISTOURNÉ.

Dans le wagon.

BERTHE.

Des dames, certainement ! Si tu savais comme c'est amusant le wagon des dames ! Figure-toi, petit père, que j'ai rencontré cinq ou six fois deux jolies dames ! oh ! mais jolies à croquer ! et des toilettes ! Au lieu de chapeau, elles avaient un petit panier de fleurs renversé sur la tête, des robes qui traînaient avec la taille courte et des bottines à talons pointus ; dans la gare, tout le monde les regardait ; tiens, voilà comment elles marchaient. (*Elle imite la démarche d'une lorette.*)

BOISTOURNÉ, désespéré.**

Mais c'est tout à fait cela ?

BERTHE.

N'est-ce pas, papa ? oh ! je les ai bien étudiées ! elles avaient, en outre, une manière de parler qu'on ne nous montre pas du tout à la pension, elles employaient des expressions tellement distinguées que je ne les comprenais pas.

* Berthe, Boistourné.

** Boistourné, Berthe.

BOISTOURNÉ.

Je l'espère bien!...

BERTHE.

Mais je les ai retenues... et je les ai cherchées dans le dictionnaire! elles n'y sont pas! Tu m'en donteras un autre, n'est-ce pas?

BOISTOURNÉ.

Un autre quoi?

BERTHE.

Un autre dictionnaire! ceux de la pension ne valent rien!

BOISTOURNÉ.

Tu as lié conversation avec ces dames.

BERTHE.

Oh! non! je n'ai pas osé! La première fois que je les vis, jusqu'à Asnières elles ne disaient pas grand' chose. J'avais l'air de les gêner! mais j'ai fait semblant de dormir; alors elles se sont mises à bavarder! et à raconter des histoires! oh! mais des histoires!

BOISTOURNÉ.

Effrayantes!

BERTHE.

Mais non: pas effrayantes du tout! au contraire! Voyant qu'elles ne parlaient que quand je dormais, toutes les autres fois que je me suis trouvée avec elles j'ai fait semblant de dormir.

BOISTOURNÉ.

Ah! tu as fait semblant de...

BERTHE.

Ça... c'est à la pension que je l'ai appris... Lorsque les sous-maîtresses veulent entendre ce que nous disons, elles font toujours semblant de dormir... Oh! j'y ai été assez pincée.

BOISTOURNÉ.

Pincée!

BERTHE.

Aussi, je me suis bien promis, quand l'occasion s'en présenterait d'employer ce truc.

BOISTOURNÉ.

Ce truc!

BERTHE.

Mais pour en revenir à ces deux dames, ce matin encore elles sont montées dans le wagon, et c'est la plus jolie, celle que son amie appelait Rebecca, qui a raconté l'his-

toire de M. Flamivore et de M. Eusèbe Duvivier, et elles ont tellement ri, que, moi aussi, j'ai fait comme elles : alors, voyant que je ne dormais pas, elles ont dit : Parlons javanais ! Quel dommage que je ne connaisse pas cette langue !... Papa ! tu me payeras un professeur de javanais ?

BOISTOURNÉ.

Plus souvent.

BERTHE, *riant*.

Tiens ! tu as dit un plus souvent, juste comme ces dames ! mais pourquoi ne veux-tu pas me faire apprendre le javanais ? Tu veux donc négliger mon éducation ?

BOISTOURNÉ.

Ah ! oui ! elle est jolie ton éducation. (*À part et se promenant à grands pas.*) Mais c'est ma faute. Je ressemble à tous les parents qui, pour une jeune fille, ne redoutent que les dangers de la galanterie, de la séduction... comme si les mauvais conseils, les mauvais exemples n'étaient pas cent fois plus à craindre... Un monsieur n'est pas toujours joli, il y en a de laids... mais quand l'exemple est séduisant, le conseil dangereux est toujours écouté ; on ne se méfie pas d'une créature élégante qui, sous l'apparence de...

BERTHE.

Qu'est-ce que tu as donc à piétiner comme ça, papa ?

BOISTOURNÉ.

J'ai, j'ai... j'ai que tu as brouillé le ménage de Flamivore et rompu le mariage de ta sœur !

BERTHE.

Moi ! papa ! pourquoi donc ?

BOISTOURNÉ.

Pourquoi ? pourquoi ? parce que les petites filles qui parlent sans savoir disent souvent des sottises, et tu en as dit...

BERTHE.

J'ai dit des sottises !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, FLAMIVORE *, *entrant. Berthe est assise devant la table à droite, roule une feuille de papier en forme de cornet.*

BOISTOURNÉ, *voyant Flamivore.*

Ah ! te revoilà, avec tes éternuements révélateurs ; tu avais bien besoin de te percher sur ce balcon... coureur !

* Flamivore, Boistourné, Berthe.

Oh! je suis guéri! (Il éternue.)

FLAMIVORE.

Il y paraît!

BOISTOURNÉ.

Guéri de Rebecca! je reviens de chez elle. Je lui ai demandé des explications!

FLAMIVORE.

Eh bien?

BOISTOURNÉ.

Elle m'a dit que mon *beveu...* c'était son père.

FLAMIVORE.

Ah! ah!

BERTHE, qui s'est levée, riant.

Ah! c'est vous, mademoiselle! Eh bien! vous en avez fait de belles!

FLAMIVORE.

• Moi! qu'est-ce que j'ai donc fait?...

BERTHE.

Inutile... (A Berthe.) Laisse-nous.

BOISTOURNÉ.

Mais, papa:

BERTHE.

BOISTOURNÉ, la prenant par la main et la conduisant à la chambre de gauche.

Laisse-nous, te dis-je.

Je voudrais bien savoir ce que j'ai fait?

BERTHE.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins BERTHE.*

BOISTOURNÉ, revenant en scène.
Et toi, voyons, achève! son père... disais-tu?

BOISTOURNÉ, revenant en scène.

Il était évident qu'elle ajoutait l'ironie à la trahison! Je n'ai fait ni une ni deux... j'ai rompu. Alors, elle m'a menacé de remettre mes lettres à ma femme.

FLAMIVORE.

Tes lettres?

BOISTOURNÉ.

Oui, mon ami, notre roman commencé au bois de Bou-

FLAMIVORE.

* Boistourné, Flamivore.

logne s'était continué par lettres; je viens de les lui racheter mille francs.

BOISTOURNÉ.

Mille francs. (*A part.*) Il paraît que c'est son chiffre.

FLAMIVORE.

Hein? tu n'aurais jamais cru que mes autographes valussent autant que cela?

BOISTOURNÉ.

Je t'avoue...

FLAMIVORE, *montrant un paquet de lettres.*

Tiens, les voilà ces pages brûlantes qui...

BOISTOURNÉ.

Malheureux, si ta femme...

FLAMIVORE.

Oh! tu as raison, la jalousie lui donne une seconde vue; elle serait capable de les deviner dans ma poche, prends-les.

BOISTOURNÉ.

Que veux-tu que j'en fasse?

FLAMIVORE.

Cache-les, brûle-les, mange-les... Mais que ma femme...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, EUSÈBE.*

EUSÈBE.

Puis-je entrer? (*En voyant Eusèbe, Boistourné met les lettres dans sa poche.*)

FLAMIVORE.

Ah! vous voilà, monsieur.

EUSÈBE.

Mon oncle! croyez bien que si j'avais su que vous fussiez sur le balcon...

FLAMIVORE.

Il ne s'agit pas de cela! qu'allais-tu faire rue Saint-Georges, 24?

EUSÈBE.

Pardon, mon oncle, je vous dirai... mais avant tout... (*A Boistourné.*) Parlez, monsieur: mademoiselle Louise...

BOISTOURNÉ.

Je ne l'ai pas encore vue.

* Boistourné, Eusèbe, Flamivore.

EUSÈBE.

Pas encore...

LOUISE, *en dehors.*

Ophélie! Ophélie!

EUSÈBE, *s'éloignant.*

Elle!...

BOISTOURNÉ.

Non, restez!

SCÈNE XV

LES MÊMES, LOUISE.*

LOUISE, *entrant précipitamment.*Ophélie! (*Apercevant Eusèbe.*) Ah! (*Elle s'apprête à rentrer.*)

BOISTOURNÉ.

Louise!

LOUISE, *s'arrêtant à la porte.*

Mon père!

BOISTOURNÉ.

Ma chère enfant, nous venons de nous expliquer, et tu peux en croire ma tendresse pour toi... monsieur Eusèbe...

LOUISE.

Arrêtez, mon père... je ne fais de reproche à personne, c'est moi qui, sans doute, suis trop exigeante; mais, enfin, je ne veux plus me marier, je ne me marierai pas.

BOISTOURNÉ.

Mais il t'aime! il t'aime à la folie!

LOUISE.

Je n'en doute pas, mon père, mais heureusement pour monsieur Eusèbe, je ne suis pas la seule qu'il puisse aimer ainsi, et j'espère qu'il me connaît et m'estime assez pour être bien certain que jamais...

EUSÈBE.

Jamais...

BOISTOURNÉ.

Mais, cruelle enfant, quand c'est moi qui...

EUSÈBE.

Assez, assez, monsieur, vous ne persuaderez pas ce cœur inflexible, et je dois épargner à mademoiselle le supplice de ma présence... Qu'elle soit heureuse, elle ne me reverra jamais.

* Eusèbe, Boistourné, Louise, Flamivore.

SCÈNE XVI

LES MÊMES. BERTHE.

BERTHE, *sortant de la chambre à gauche.*
 Ma sœur ! ma sœur ! ne le laisse pas partir !

BOISTOURNÉ.

Comment ! elle écoutait ?

BERTHE, *ramenant Eusèbe.*

Restez, restez, monsieur Eusèbe. (A Louise.) Ma sœur, si tu ne le retiens pas, il se tuera.

TOUS, *montrant Eusèbe, et d'un ton différent.*

Se tuer !

BERTHE.

Ah ! si tu savais ce que j'ai entendu raconter...

BOISTOURNÉ.

Encore une histoire !

BERTHE.

Oui ; c'est aujourd'hui même en revenant ici.

BOISTOURNÉ.

Toujours dans le wagon des dames ?

BERTHE.

Oui ; nous allions partir, j'étais seule avec une vieille dame très-distinguée qui voyageait souvent avec moi. Comme le train allait se mettre en marche, une autre dame, à peu près du même âge, vint prendre place à côté de nous. Mes deux voisines se regardent, se reconnaissent, et moi je fais aussitôt semblant de dormir.

BOISTOURNÉ.

Oui, c'est ton habitude.

BERTHE.

Oui papa, ça me réussit toujours.

BOISTOURNÉ.

A merveille, poursuis.

BERTHE.

A propos, dit presque tout de suite à son amie la nouvelle arrivée, votre neveu se marie donc ? Oui, répond-elle, et il a failli en mourir ! Imaginez que, dans un bal où il dansait avec sa fiancée, il a laissé tomber de sa poche un portrait de femme qu'il avait bien vite ramassé croyant que personne ne l'avait remarqué, mais le lendemain sa prétendue dé-

* Eusèbe, Berthe, Boistourné, Louise, Flamivore.

clara qu'elle ne voulait plus se marier. Vainement on la pria, on la supplia de donner une raison, un motif, elle resta muette, mais inébranlable dans sa résolution. Furieux, alors, désespéré, son fiancé la quitta en lui disant, comme monsieur Eusèbe : Soyez heureuse, mademoiselle, vous ne me reverrez jamais.

FLAMIVORE.

Tous les amoureux disent cela... mais...

BOISTOURNÉ.

Tais-toi donc !

BERTHE.

Oh ! il était sincère, car lorsque sa tante, la vieille dame du wagon entra le soir chez lui, il écrivait une longue lettre, et un pistolet attendait sur la table !

FLAMIVORE.

Mais c'est un roman.

BOISTOURNÉ, à Louise.

Eh bien ! approuves-tu la conduite de cette fière demoiselle ?

BERTHE.

Heureusement, la prétendue se décida à parler du portrait ; il appartenait à l'un des amis du jeune homme. Avant le bal, cet ami le lui avait donné à garder.

FLAMIVORE.

Dans quel but ?

BERTHE.

Vous dites ?

FLAMIVORE.

Je dis : Dans quel but ?

BERTHE.

Ah ! voilà ce que je n'ai pas compris du tout. La femme de cet ami se trouvait au bal, et il ne voulait pas que sa femme vit le portrait, pourquoi ? je n'en sais rien. La vieille dame ne l'a pas dit. (*Allant à Louise.*) Mais tout fut raccommo- dé, et les jeunes gens se marient demain.

LOUISE.*

C'est tout simple, quand on est innocent !

BOISTOURNÉ.

Innocent ! (*A part, portant la main à sa poche.*) Oh ! quelle idée !

EUSÈBE.**

Adieu ! monsieur Boistourné.

* Eusèbe, Boistourné, Berthe, Louise, Flamivore.

** Boistourné, Eusèbe, Berthe, Louise, Flamivore.

LOUISE, *vivement, faisant un pas.*
Monsieur Eusèbe!

EUSÈBE, *qui s'est arrêté.*
Mademoiselle!

BOISTOURNÉ, *à part.*
Ah! ma foi, tant pis!

LOUISE, *hésitant.*
Je... je ne voudrais pas... mais enfin je ne veux pas non plus...

BOISTOURNÉ.*
Allons, c'en est assez, restez, monsieur Eusèbe! je vais tout dire.

FLAMIVORE.
Oui, dis tout! (*A part.*) Je ne sais pas ce qu'il va dire...

BOISTOURNÉ, *à Louise.*
Et toi, orgueilleuse enfant, tête folle, si tu veux savoir ce qu'il était allé faire chez mademoiselle Rebecca, tiens, il était allé chercher ces lettres.

FLAMIVORE, *prenant les lettres.*
Mais ce sont les miennes.

BOISTOURNÉ.
Oui, les tiennes, que cette demoiselle devait remettre à ta femme, et que ton neveu a voulu ravoir.

LOUISE.
Il serait possible!

FLAMIVORE.
Comment, Rebecca serait innocente?

LOUISE, *suppliante.*
Ah! monsieur Eusèbe, me pardonneriez-vous?

EUSÈBE.
Vous pardonner, moi?
FLAMIVORE, *qui réfléchissait, à lui-même.*

Mais non.
MADAME FLAMIVORE, *en dehors.*

Ils sont au salon, bien.

FLAMIVORE.
Ma femme, sarpisti! Cachez, cachez cela! (*Il donne les lettres à Boistourné. Les lettres tombent par terre. Boistourné s'empresse de les ramasser et les met dans sa poche.*)

* Eusèbe, Berthe, Louise, Boistourné, Flamivore.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MADAME FLAMIVORE, tenue de lorette, en toilette tapageuse et ridicule.*

MADAME FLAMIVORE.

Tous réunis, tant mieux !

FLAMIVORE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADAME FLAMIVORE.

Ça !... c'est une femme libre ! Ah ! vous allez chez des Rebecca ! Eh bien ! moi, j'irai chez des Arthur !

FLAMIVORE.

Des Arthur !

MADAME FLAMIVORE.

Et des Ernest ! Ah ! il vous faut des crinolines, des chaînes Benoiton et de faux cheveux ! Eh bien ! je mettrai de tout cela !... J'irai au bois, aux courses, chez Bignon, et, si vous osez vous plaindre, je vous répondrai comme dans *la Contagion* : Tu m'amuses.

FLAMIVORE.

Saperlipopette !

MADAME FLAMIVORE, voyant Eusèbe et Louise ensemble.

Que vois-je ? Eh quoi ! vous avez pardonné ?

EUSÈBE.

Eh bien ! ma tante, allez-vous blâmer mademoiselle ?

LOUISE.

Madame Flamivore !...

MADAME FLAMIVORE.

Oui ! je la blâme ! c'est notre coupable indulgence qui fait votre duplicité.

EUSÈBE. (*On se lève.***)

Mais, ma tante !

MADAME FLAMIVORE.

Allez ! je connais si bien la faiblesse des femmes, que je ne suis revenue que pour apposer ma griffe au projet du contrat ; dépêchons que je signe et que je parte.

FLAMIVORE.

Ah ! c'en est trop ! plus de ménagement. (*Haut.*) Pardon,

* Eusèbe, assis ; Louise et Boistourné sur le canapé, Berthe derrière, madame Flamivore, Flamivore.

** Eusèbe, Louise, madame Flamivore, Boistourné, Berthe, Flamivore.

mes amis, j'ai deux mots à dire en particulier à madame.
(Tous les personnages remontent.)

MADAME FLAMIVORE.

Je ne veux plus avoir rien de particulier avec vous.

FLAMIVORE, bas.

Prenez-y garde! si vous ne voulez pas que je parle bas, je... (Geste de jouer du violon.)

MADAME FLAMIVORE, tressaillant.

Monsieur, monsieur!

FLAMIVORE.

Madame, pas de scandale! je vous prouverai mon innocence.

MADAME FLAMIVORE,

Je ne veux plus rien entendre.

FLAMIVORE.

Mes amis!...

MADAME FLAMIVORE.

Monsieur!

FLAMIVORE.

Tu me pardonnes?

MADAME FLAMIVORE.

Oui, oui, je vous pardonne. (A part.) Mais à Condé-sur-Noireau tu me le payeras.

FLAMIVORE, remontant.

Mes chers amis, tout est arrangé. J'ai donné à madame Flamivore des explications qui l'ont complètement satisfaite. (Geste de jouer du violon.) Elle me pardonne.

TOUS.

Vivat!

OPHÉLIE, entrant de la droite.

Monsieur! le dîner vous attend.

BOISTOURNÉ.

Ah! enfin! Messieurs, la main aux dames. (Eusèbe donne la main à sa tante, Flamivore à Louise.)

BERTHE.

Eh bien, papa! te plaindras-tu encore du wagon des dames? S'il avait tout brouillé, il a tout raccommodé.

BOISTOURNÉ.

C'est possible, mais quand tu retourneras à Ville-d'Avray, s'il n'y avait pas d'autres places, je te mettrais plutôt dans le wagon des fumeurs. (On se dirige à droite.)

* Madame Flamivore, Flamivore, Eusèbe, Louise, Berthe, Boistourné.